

MYSTERES ET MONSTRUOSITES DANS L'AUTRE COTE D'ALFRED KUBIN

Anca Murar
PhD.

Abstract: Emerging from the “numinous fantastic”, *The Other side* by Alfred Kubin invites the reader to take part in the mystery of the sacred, through the initiation journey of the hero who, installed at the heart of a supraréality created by an excessive demiurge, looks far into the depths of monstrosity and explores the unbearable, in order to re-signify a life marked by the influence of a destructive fate. The existential quest of the main character reveals the writer's metamorphosis as well as the generation of the fantastic which unveils itself as the ultimate place of a transforming encounter, reflecting the author's will to unite emotional and discursive knowledge.

Keywords: fantastic, mystery, metamorphosis, monstrosity, initiation.

Partout ici il y a des mystères, mais ils sont inexplicables.
Alfred Kubin, *L'Autre côté*

Dans *l'Autre côté*¹ d'Alfred Kubin, l'effet de fantastique recèle d'abord de l'épiphanie de cette puissance mystérieuse inspirant adoration et crainte à la fois, incarné par la figure de Claus Patera, ce demiurge hantant l'Empire du Rêve, qu'il a créé à partir « des ruines de [s]on bien » (AC, 131) : « cette puissance-là, illimitée, pleine d'une terrible curiosité, un œil qui pénétrait dans la moindre fissure, était présente partout ; rien ne lui échappait. L'homme du Rêve avait en elle une foi rigoureuse, tout le reste était éphémère. » (AC, 68)

Lorsqu'il décide d'aller vivre dans cet univers onirique bâti par son ancien condisciple, le héros deviendra l'explorateur de ce monde de l'autre côté, invisible aux « êtres ordinaires », mais se révélant à ceux dotés de « sens éminemment aiguisés » (AC, 10), capables de saisir « des rapports du monde individuel » qui, pour les autres n'existent qu'à des instants isolés :

Et, voyez-vous, ce sont précisément ces objets, pour ainsi dire inexistantes, qui forment l'essence principale de nos aspirations. C'est, au sens suprême et profond, ce fondement impénétrable du système universel que les gens du Rêve [...] ne perdent de vue à aucun moment.

[I]l est dans [notre] nature de chercher à aller jusqu'au fond des choses. (AC, 10-12)

Délivré de la banalité quotidienne, le narrateur, lui-même doué d'une « sensibilité exacerbée », découvrira, au Pays du Rêve, un monde isolé, secret, où tout « est organisé sur une vie spiritualisée au suprême degré » (AC, 12) et « toutes les illusions [sont] naturellement des réalités » (AC, 68).

Le franchissement de la porte de l'Empire du Rêve marque l'installation dans un « présent mouvant et non un avenir incertain » (AC, 61) et la situation dans un univers

¹ Alfred Kubin, *L'Autre côté. Un roman fantastique (AC)*, traduction de Robert Valançay, revue par Christian Hubin, Paris, José Corti, Collection « Merveilleux n° 12 », 2007.

caractérisé par des « événements étranges », des « coutumes singulières et mystérieuses », tout étant soumis à la puissance d'une autorité invisible :

[O]n sentait une main ferme. Derrière les circonstances apparemment les moins incompréhensibles, on flairait sa force occulte. Elle était la cause mystérieuse qui, en même temps, maintenait le tout et l'empêchait de s'écrouler dans un abîme sans fond. C'était le grand destin qui veillait sur nous tous. Une immense Justice, qui pénétrait jusque dans les replis cachés, redressait sans cesse l'équilibre des choses. (AC, 68)

D'ailleurs, au Pays du Rêve, le paysage entier était pénétré de sacré dont la manifestation était source de malaise, voire d'horreur : « il se passait cependant des choses inquiétantes et difficilement croyables » (AC, 94). Et c'était encore « l'indéfinissable substance » qu'on « respirait et on ressentait enfin dans tout son corps » (AC, 96).

Car le royaume du Rêve, tout comme ses habitants, est à l'image ambivalente de ce créateur : demiurge protecteur assurant l'équilibre de son univers, mais aussi ce « lutin diabolique », séduit par « la camelote, les excès, les abus, les hybridations, tout ce qui est bas, [ainsi que par] les violentes dissolutions de la matière »². Le pays du rêve palpait au pouls rythmique de Patera dont l'imagination insatiable demandait « toujours tout en même temps, la chose – et son contraire, le monde – et le néant. » (AC, 161) Tout en arrachant ses créatures au néant inflexible qui s'y refusait, son imagination se mettait à « bourdonner et à bruire, et à tous les degrés naissaient formes, sons, parfums, et couleurs, et le monde était là. Mais le néant dévorait toute cette création, [...] la vie [...] se désagrègeait et retournait à la mort, au néant, et tout cela recommençait par le commencement. » (AC, 161) Si son cosmos était possible, c'est en raison de cette subtile harmonisation de l'imagination et du néant, qui exige que la « folie et la contradiction » soient vécues de manière concomitante.

Et, dans le roman d'Alfred Kubin, le fantastique tient également à cette proximité avec les innombrables manifestations de cette puissance à la fois fascinante et terrible, semant la répulsion et la crainte au cœur de ceux qui ne font que subir son attraction :

Son corps se dressa tout entier, sa tête comme le masque d'une méduse se pencha sur moi. Fasciné, j'étais incapable du moindre mouvement, je n'avais qu'une seule pensée : « C'est le Maître, le Maître ! ». Alors j'assistais à un spectacle indescriptible. Les yeux se refermèrent, une vie terrible, horrifiante anima ce visage. La mimique, comme les couleurs du caméléon, changeait sans cesse, mille fois, non cent mille fois. (AC, 130-131)

À l'essence protéenne du Maître s'ajoute la dimension de l'immensité, du démesuré de ce pouvoir indicible qui n'existe que par la sensation suscitée au cœur de l'esprit étonné :

Mais tout à coup le calme se fit chez le monstre, qui se transforma en une gigantesque boule : le crâne de Patera. Les yeux, vastes comme des continents, avaient le regard d'un aigle devenu voyant. [...] Les forêts vierges de sa chevelure se détachèrent de sa tête, la peau qui couvrait les os apparut au jour et tout d'un coup la tête se pulvérisa. Je fixai, hagard, un néant vague et brutal... (AC, 279)

C'est que, chez Kubin, le monstre n'est que « le réel de nos impressions »³, il est « l'intensité retrouvée de la sensation de quelque chose, qui la fait aussitôt apparaître surprenante »⁴. La lecture du roman devient alors une traversée des intensités, une « affaire de sensation si déliée que les mots manquent pour l'exprimer » (AC, 78).

Et, comme le souligne Alain Chareyre-Mejan, l'objet de l'horreur est ainsi intensifié par « un gros plan » qui déplace l'attention de la perception à « un rapport directement sensible à l'impression qu'il nous fait »⁵. La description de l'invisible laisse entrevoir une poïésis intégrant l'épreuve de l'altérité, par le biais d'un « concrétisme visionnaire »,

² Laurent Évrard, « Une lecture de l'Autre côté », dans *L'Autre côté*, op. cit., p. 356.

³ Alain Chareyre-Mejan, *Le réel et le fantastique*, Paris, l'Harmattan, « L'Ouverture philosophique », 1998, p. 33.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, p. 26.

suggérant l'intégration du monde matériel à un ordre poétique, auquel seul le langage peut pleinement donner accès.⁶ L'expérience esthétique est la seule à même d'exprimer l'improbable coïncidence des contraires : car pour le dessinateur, tout comme pour le narrateur : les « forces d'attraction et de répulsion, les pôles de la terre avec leurs courants, les changements de saisons, le jour et la nuit, le blanc et le noir, ce sont là des combats. » (AC, 293) Tout fond dans une image poétique procédant « d'une intuition alogique sur la nature profonde du réel et les rapports insoupçonnés qu'entretiennent ses éléments ». ⁷ Car, tout comme le souligne Kubin, qui « pourrait, avec les pauvres mots de notre langage, donner plus qu'une image de l'inexprimable ? » (AC, 352)

Pourtant la lutte la plus inquiétante est celle contre les différents visages de soi-même et marque une descente aux mystérieuses profondeurs intérieures :

[J]e trouvais encore des choses étranges au fond de mon être. Je découvrais avec effroi que mon moi était composé d'innombrables « moi », dont l'un était toujours derrière l'autre, à l'espionner. Chacun de ceux qui suivaient me paraissait plus grand et plus fermé ; les derniers échappaient dans l'ombre à ma conscience. (AC, 160-161)

L'être peut alors être défini par ce « couple de Dioscures [...] toujours ensemble, mais ne pouvant jamais se constituer entièrement en unité, car la conscience voit "l'autre" comme de nature différente et peu rassurante. »⁸

L'expérience de la puissance mystérieuse de Patera, voire du sacré, passe aussi par l'épreuve du repoussant, et donc du rapprochement non désiré de l'abject, du dégoûtant, amenant la division entre pur et impur, interdit et péché, morale et immorale :

La licence s'aggravait et finalement on osait tout. (AC, 183)

Nulle part la décadence inouïe de l'Empire du Rêve ne se révélait plus nettement que dans les mœurs. (AC, 224)

Des créatures pourries de vermine, des êtres au nez rongé, aux yeux purulents, atteints d'ulcères gros comme le poing, ou recouverts de croûtes galeuses, se jetèrent sur la malheureuse [...]. (AC, 233-234)

La Grande-Place ressemblait à un gigantesque cloaque, dans lequel on [...] se massacrait avec la dernière énergie.

Aux embrassures des fenêtres pendaient des spectateurs inanimés dont les regards reflétaient les images de cet empire de la mort. (AC, 266-267)

Finalement, participer de la création du demiurge, c'est aussi se laisser pénétrer par la pulsion de la mort, cette transgression finale, d'autant plus incompréhensible que stupéfiante qui amènera le héros à exorciser sa peur de la finitude. Pressentie dès le passage initial au Pays du Rêve : « je fus pris d'un seul coup d'une sensation affreuse, entièrement inconnue. [...] J'eus le souffle coupé et mon cœur cessa de battre. » (AC, 48), la mort tisse son œuvre obscure et finit par se propager sur l'ensemble du pays, causant l'incurable maladie de la matière inanimée :

Les constructions en matériaux les plus divers [...], tout à ce que le Maître avait sacrifié ses richesses, était voué à l'anéantissement. De précieux trésors artistiques étaient promis à une corrosion interne, sans que l'on pût en déceler la cause.

On trouvait pourriture et moisissure dans les maisons les mieux tenues ; il devait y avoir dans l'air une substance inconnue qui décomposait tout. (AC, 202-203)

Si dans le pays du rêve la mort, l'anéantissement du monde et de ses créatures est signe d'une dévitalisation de l'imagination du Maître qui n'arrive plus à maintenir l'équilibre des forces opposées, au réveil à la réalité, la mort, l'idée de disparition est la seule issue à la perte de

⁶ Michel Viegnès, *L'envoûtante étrangeté*, Presses Universitaires de Grenoble, « Bibliothèque de l'imaginaire », 2006, p. 21.

⁷ Michel Viegnès, *op. cit.*, p. 45-46.

⁸ Carl Gustav Jung, *L'Âme et le soi*, Paris, Albin Michel, 1990, p. 38.

l'identité, d'autant plus qu'« au regard de l'Empire du Rêve », la réalité faisait au narrateur « l'effet d'une odieuse caricature » (AC, 292) La proximité de la mort est révélatrice, le héros découvrant que son dieu « ne possédait qu'une moitié du pouvoir. Dans les grandes, comme dans les petites choses, il partageait avec un adversaire qui avait la volonté de vivre. » (AC, 292-293). Et il finit par conclure que le « véritable enfer ne réside que dans ce double jeu » des contradictions qui se poursuit en nous. Et l'artiste avoue qu'il ne s'inquiète plus si la mort mènera « au néant ou à la connaissance de l'univers, ou à une existence renouvelée. » (AC, 338)

À travers le roman, le tracé initiatique du héros et l'expérience existentielle de l'auteur se superposent constamment et, celui qui est devenu dessinateur du *Miroir du Rêve*, se met à scruter les « conjonctures très singulières », les objets et les caractères, afin de percer leur essence, après avoir subi un étonnant aiguisement des sens :

Ce n'est que petit à petit que mon regard s'aiguisa assez pour pénétrer les nuances secrètes [...] enfouies sous des parures souvent discrètes. (AC, 59)

Mais je pénétrai plus intimement encore le sens de ces choses quand j'ai eus acquis une merveilleuse subtilité de l'odorat. [...]

En même temps s'ouvrait à moi un domaine tout neuf, qui s'étendait à perte de vue. Chacun de[s] ustensiles usagés [de Perle] me faisaient part d'un petit secret. (AC, 78)

Une fois la vue, l'odorat et l'ouïe perfectionnés, le dessinateur découvre « un nouveau côté » du monde du rêve, tous les objets acquérant une signification nouvelle, grâce au pouvoir de l'émerveillement : « Je sentais de plus en plus le lien commun à tout. Les couleurs, les parfums, les sons, les sensations gustatives étaient pour moi interchangeableables. Et je sus aussi cela : le monde est la faculté d'imagination : *faculté, imagination*. » (AC, 160) Dorénavant, la création ne sera plus l'apanage exclusif du Maître. Et, vu qu'il « fallait créer un monde non encore vivant et en vérité toujours nouveau » (AC, 160), le narrateur se met à habiter au cœur de son propre univers.

Même si le héros pressent souvent « la solution de mainte énigme », il n'arrivera pas pourtant à expliciter le mystère, vu que ses recherches n'aboutissent qu'à des résultats décevants, car « un sort hostile contrecarrait toutes [ses] tentatives sérieuses » (AC, 85). L'étrange puissance est insaisissable non seulement en raison des limites infranchissables de la connaissance que le héros en a, mais aussi parce qu'à l'État du Rêve il se heurte à l'altérité inquiétante, à une réalité toute autre qui, par sa nature et sa substance est illimitée et grandiose et devant laquelle il est saisi d'étonnement. C'est que « les phénomènes les plus extravagants, les plus invraisemblables sont de nature incommunicable, et dans beaucoup de cas généralement impossible à décrire. » (AC, 351)

Aussi l'énigme de Patera restera-t-elle irrésolue car, bien que tout l'État du Rêve fût soumis à un sortilège et qu'il y eût un rapport entre « les terreurs et les incidents indéniablement cocasses » (AC, 156) qui survenait dans la vie des Rêveurs, le Maître « était réellement caché derrière tout et il se manifestait en secret plus fréquemment qu'il ne plaisait. [...] Il communiquait aussi ses impulsions à tout le règne animal et végétal. Tous, nous le soupçonnions également et l'acceptions comme le sceau du destin. » (AC, 157) Pourtant, pas de compréhension que ce soit, puisque la « nature de Patera demeurait insondable » et sa puissance énigmatique soumettait la volonté de ses sujets, tout en les transformant en des pantins.

À travers la trame du récit fantastique, le lecteur emprunte lui aussi les chemins de la révélation, tout en poursuivant les métamorphoses du héros qui, après s'être retrouvé isolé dans cet huis clos oppressant, plonge dans l'inconscient et finit par participer au devenir élémentaire du chaos primordial :

Car tout cela, ce n'est pas mon œil qui le voyait, non, non ! J'avais oublié ce que j'étais, j'étais moi-même entièrement absorbé par ces mondes, je participais à la joie et à la peine de ces êtres innombrables. Des énigmes se dévoilèrent à moi, stupéfiantes et indescriptibles. [...]

Des masses molles et invertébrées, d'expression féminine, prirent naissance. Une force intense les poussait à prendre forme [...].

J'en faisais partie et je saisissais tout avec une force indicible. (AC, 280)

Et, après s'être mêlé à ces « événements intemporels et éternels », le dessinateur en sort transfiguré et ses mots acquièrent le pouvoir créateur de la parole originaire :

Je parlai des esquifs dorés et des cygnes d'une blancheur de neige, mes tableaux gagnaient en couleur ici dans le morne et sombre Empire du Rêve. Je décrivais avec ardeur toutes les fleurs, [...] les roses rouge sombre, les lys délicatement inclinés sur leur tige. Je croyais ferme au pouvoir magique de mes paroles. (AC, 134-135)

C'est que la seule issue dans la « lutte contre l'incompréhensible » (AC, 151) et le non-sens est le travail aboutissant à la création de formes nouvelles, aptes à exprimer l'essentiel de l'âme et du corps, grâce à la synthèse artistique des expériences intérieure et extérieure, se manifestant comme un instant subtile d'intensité :

Je fus pris d'une fièvre de travail ; dans les six mois qui suivirent je réalisai [...] mes meilleures choses. Mes dessins, traités dans l'atmosphère sombre et morne de l'Empire du Rêve, exprimaient ma douleur secrète. [...]

Je faisais [...] des variations sur cette dominante mélancolique, sur la misère de l'isolement et la lutte contre l'incompréhensible.

Un style fragmentaire, plus écrit que dessiné, exprimait comme un instrument météorologique sensible les moindres oscillations de mes états d'âme. J'appelai ce procédé « psychographique » [...]. (AC, 151)

Et, bien que l'« artiste du rêve » ne se fût pas réconcilié avec le destin, il trouvait, dans cette sphère de sa « nouvelle activité, le soulagement » qui lui était tellement nécessaire. Aussi son roman s'offre-t-il comme « un antidote à l'insignifiance ou plutôt à la désignifiance qui menace le monde du "on". »⁹ C'est grâce à cette volonté, à cet « élixir de vie », ce « souffle vital » qu'est la passion de créer, que Kubin se délivre de sa douleur et de ses angoisses, en invitant le lecteur à devenir, à son tour créateur de mondes.

BIBLIOGRAPHY

Kubin, Alfred, *L'Autre côté. Un roman fantastique (AC)*, traduction de Robert Valançay, revue par Christian Hubin, Paris, José Corti, Collection « Merveilleux n° 12 », 2007.

Évrard, Laurent, « Une lecture de l'Autre côté », dans *L'Autre côté. Un roman fantastique (AC)*, traduction de Robert Valançay, revue par Christian Hubin, Paris, José Corti, Collection « Merveilleux n° 12 », 2007, p. 355-373.

Chareyre-Mejan, Alain, *Le réel et le fantastique*, Paris, l'Harmattan, « L'Ouverture philosophique », 1998.

Viegnes, Michel, *L'envoûtante étrangeté*, Presses Universitaires de Grenoble, « Bibliothèque de l'imaginaire », 2006.

Jung, Carl Gustav, *L'Âme et le soi*, Paris, Albin Michel, 1990.

⁹ Michel Viegnes, *op. cit.*, p. 9.